

Séminaire de Philosophie morale et politique

Clémence Prayez

Rapport entre devoir et affectivité

dans la *Critique de la raison pratique* d'Emmanuel Kant

Université de Nantes, Année 2012

Directeur de mémoire : M. Patrick Lang

SOMMAIRE:

I - L'OPPOSITION IRRÉDUCTIBLE ENTRE DEVOIR ET AFFECTIVITÉ.

a) Rapport conflictuel par nature entre devoir et affectivité.

b) Nécessité de ce couple de concepts.

c) Comment devoir et affectivité coexistent-ils?

**II - LES POINTS QUI POSENT PROBLÈME DANS LA MORALE
KANTIENNE.**

a) Le problème du respect (parce qu'il est sentiment)

b) Le problème du saut de l'intelligible au sensible.

c) L'idéalité voulue du devoir en rapport à l'imperfection et à la finitude de l'homme.

III – LE DUALISME KANTIEN

a) Le dualisme.

b) Recherche d'une unité.

c) Dépassement du dualisme.

INTRODUCTION :

Emmanuel Kant naît à Königsberg (Prusse orientale) en 1724 et meurt en 1804 dans la même ville. Il reçoit une éducation piétiste par sa mère puis étudie la théologie et la philosophie à l'université de 1740 à 1746. Il devient précepteur pendant 9 ans et se voit attribuer, en 1770, une chaire de professeur ordinaire à l'université qu'il a quittée comme étudiant quelques années plus tôt. Il y donne des cours de science, de logique, de métaphysique, de théologie, d'anthropologie et de pédagogie.

Tout au long de sa vie, par ailleurs très calme, il produit un nombre important d'ouvrages qui exposent une philosophie singulière (révolutionnaire à la manière de Newton en physique pour lui et pour certains qui l'ont suivi). Sa philosophie répond à quatre questions : Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Qu'est-ce que l'homme ?

Cette dernière question, qui englobe les trois autres, demande une réflexion anthropologique sur la condition de l'homme. Kant utilise pour cela la méthode critique qui fait office de tribunal de la raison par elle-même pour dépasser les prétentions de la métaphysique classique qui tourne en rond entre scepticisme et dogmatisme comme il en fait le constat dans la *Critique de la raison pure*.

La *Critique de la raison pratique* de 1788, qui nous intéresse, pose la thèse du dualisme anthropologique, c'est-à-dire d'une opposition entre la raison et les inclinations. Pour Kant, la raison est supérieure aux inclinations ; en effet, les inclinations sont le côté animal de l'homme, elles sont source de l'égoïsme et donc produisent le mal, tandis que l'exercice de la raison est l'activité où l'homme s'élève à la moralité. Par ce constat, nous déduisons qu'il faut tendre vers un ascétisme moral où toutes nos actions sont guidées par la raison. Cette thèse très forte qui constitue le fond de la *Critique de la raison pratique* n'est pas évidente et il s'agit ici de justifier et de légitimer cette opposition radiale entre inclinations et raison. C'est une morale qui va contre la nature, l'homme devient moral par la souffrance qu'il s'inflige.

I - L'OPPOSITION IRRÉDUCTIBLE ENTRE DEVOIR ET AFFECTIVITÉ.

a) Rapport conflictuel par nature entre devoir et affectivité.

Tandis que l'affectivité relève de la nature de l'homme, parce qu'il est déterminé par le monde sensible et désirant par les influences extérieures (en effet nous ne choisissons pas de vouloir telle chose plutôt qu'une autre, cela s'impose à nous), le devoir n'est pas naturel à l'homme puisqu'il vient contredire ses désirs. Ses inclinations ne débouchent pas toujours sur une action morale et Kant pense même qu'aucune de ces actions, par le fait qu'elles sont inspirées par l'extérieur, ne peut prétendre à être morale. Dans la philosophie kantienne, l'affectivité d'un homme s'oppose à la notion de moralité car elle est recherche d'intérêt. Ce que l'homme doit rationnellement faire, il ne peut en prendre conscience que dans la mesure où il réfléchit sans considération de sa propre affectivité, c'est-à-dire en se dégageant de son individualité et en pensant de façon universelle. Ce mouvement de réflexion pure d'où provient la notion de devoir à accomplir semble strictement contre-intuitif puisqu'il s'agit de contrarier ses passions, c'est-à-dire de souffrir, pour prétendre à une action morale. Le devoir est une résistance active à la dimension affective de l'homme, il y a donc un conflit qui semble irréductible, à ce stade, entre affectivité et devoir.

Kant distingue, dans *l'Analytique de la raison pratique pure*, chapitre premier, *Des propositions fondamentales de la raison pratique pure* (I, 1, §1), plusieurs concepts qui éclairent l'opposition entre les différents fonds-déterminants de la volonté : la maxime, qui est la règle que l'individu se donne pour lui-même, qui ne concerne que lui et qui n'est pas applicable universellement ; les impératifs hypothétiques, qui sont attachés au monde sensible et qui énoncent les moyens pratiques à mettre en œuvre pour réaliser une action précise ; et enfin l'impératif catégorique, singulier, qui donne la loi qu'il faut suivre pour être homme vertueux. Ces trois distinctions sont les concepts fondamentaux qui séparent volonté individuelle (les inclinations) et volonté universelle (le devoir).

Suivre la loi en fait ne suffit pas pour être moral ; en effet la légalité n'exclut pas les inclinations puisque nous pouvons désirer une action bonne, même si notre volonté s'inscrit dans le monde empirique. Ce que Kant appelle accomplissement du devoir n'est

pas la légalité (qui peut se limiter à une conformité au devoir où les inclinations peuvent rester le fond-déterminant de la volonté), mais la moralité. Celle-ci est définie par la loi suivie pour elle-même (l'action faite par devoir), c'est-à-dire la recherche d'un devoir qui exclut toute considération matérielle ou motivation extérieure (puisque cela impliquerait un sujet et donc des intérêts personnels qui pourraient desservir l'action morale). Le devoir exclut donc la satisfaction personnelle, et oublie l'individu au profit d'une recherche d'universalité. L'opposition entre affectivité et devoir devient, avec cette nouvelle distinction, une contradiction.

Cette séparation se retrouve dans les notions de souillure et de pureté chez les idéalistes allemands (qui prolongent la morale kantienne). La pureté est la qualité de la volonté humaine à se déterminer pour obéir au devoir. Kant en parle déjà dans les *Fondements pour la métaphysique des mœurs* en 1785 avec le terme « bonne intention », c'est ce qu'il définit par une action bonne par la matière et par la forme (par la volonté et par le contenu). La souillure correspond soit à l'acte où l'intention est mauvaise, c'est-à-dire une action mauvaise par la matière ou par la forme, soit même par le simple fait que la conscience s'auto-satisfasse de son action, c'est-à-dire se procure une belle image d'elle-même parce qu'elle a bien agi ; c'est donc également une condamnation du plaisir que l'on peut prendre à accomplir son devoir car ce serait déjà avoir un intérêt extérieur au devoir lui-même. Si j'éprouve du plaisir à faire le bien je ne suis déjà plus pleinement moral. Puisque l'homme est le législateur mais également serviteur des lois morales, il ne peut pas se croire souverain de ce royaume moral sans usurper la souveraineté de la loi qu'il s'est prescrite.

Ces considérations marquent un refus de l'ascétisme monacal (c'est-à-dire de ceux qui se privent par peur de la punition puisque ainsi leur volonté n'est pas pure) et une approbation de l'ascétisme moral, comparable à celui des stoïciens, exprimé par la maxime : « habitue-toi à supporter les maux contingents de cette vie et à écarter les jouissances superflues ». C'est ce que Kant comprend par « se conserver sain moralement ». La moralité serait donc une lutte continuelle du sujet contre sa propre affectivité. Comment la morale justifie-t-elle l'existence simultanée du devoir et des inclinations ?

b) Nécessité de ce couple de concepts.

Les inclinations sont les « causes motrices déterminantes » naturelles de notre volonté, le désir se veut indépendamment du sujet, ses inclinations se veulent sans effort puisque le désir n'est pas un choix mais bien un fait sur lequel nous n'avons aucune influence, nous ne pouvons vouloir désirer. Cependant Kant précise qu'elles nous affectent mais ne nous déterminent pas, nous ne devons pas biologiquement nécessairement les suivre (cf. p. 241) car nous avons la liberté et la conscience de celle-ci, ce qui nous donne le pouvoir de ne pas les suivre (nous sommes indépendants d'elles).

Les inclinations sont des désirs provenant de sollicitations sensibles, elles viennent du sentiment. L'ensemble des inclinations forme un système qui vise à satisfaire le bonheur personnel, c'est donc un système égoïste où l'homme se place au centre de ses actions. Pour Kant, suivre ses inclinations, c'est être dans une bienveillance ou une complaisance envers soi-même où les sentiments qui nous dominent sont l'amour-propre et la présomption. Les inclinations sont donc mauvaises en elles-mêmes (puisque égoïstes et ne cherchant pas à être bonnes pour tous et toujours), pourtant le mal radical n'est pas les inclinations elles-mêmes, mais le fait de ne pas aller contre elles. Les inclinations sont considérées comme une faiblesse de l'homme qui ne peut être saint ou pur naturellement, il y a donc un effort à faire pour être moral, il s'agit de contrarier les affects par des considérations plus hautes pour des actions purement raisonnées et donc objectives. La raison pratique pure porte préjudice à l'amour-propre puisqu'elle tend vers l'universalité et l'oubli du sujet au profit de l'intérêt commun. Le devoir a ici un rôle qui est de préférer une action qui n'est pas voulue naturellement justement parce qu'elle n'est pas désir empirique, subjectif et donc non-universalisable.

Partant du constat que nous ne pouvons pas choisir ce que nous voulons mais qu'en revanche nous avons le choix de le passer en acte ou non, il y a donc possibilité d'accomplir une action qui viendrait contrarier nos désirs naturels : c'est ce que Kant va formuler comme le devoir universel qui contrarie les inclinations pour l'intérêt moral qui doit primer.

Puisque la loi pratique pure est une résistance à des ressorts de la sensibilité, elle humilie ce côté sensible, elle implique un abaissement des prétentions de l'estime de soi-même. L'affectivité est donc présentée à la fois comme le frein et la condition du devoir. C'est parce que l'homme a des inclinations (des faiblesses inhérentes à sa finitude et à son imperfection) que le devoir doit être ; s'il n'était pas, soit l'homme serait pur (puisque sans tentation égoïste), soit il ne serait pas doué de raison et il ne serait pas libre (puisque incapable de résister à ses désirs). C'est donc bien la conscience qui rend nécessaire ces deux concepts chez l'homme.

Dans la *Critique de la raison pratique*, Kant pose l'existence du *factum* qui est le seul fait de la raison pure *a priori*, il s'impose à la raison comme une prise de conscience de ce qu'il y a au-dessus de l'instance de nos désirs purement subjectifs (ce qui est un ajout par rapport à cette même théorie dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*). Cette voix de la conscience se fait entendre de la raison pratique pure, elle fait partie de l'essence de l'être humain, ainsi nous l'entendons toujours même si nous pouvons choisir de ne pas la suivre. C'est la conscience que nous avons de ce qui est moralement bon. Pour préciser les choses, il faut bien distinguer ce concept de *factum* de ce que certains appellent le sentiment moral ; pour Kant ce n'est pas un sentiment, c'est un fait de la conscience qui fait que nous savons comparer nos actions à la perfection théorique de ce qu'elles auraient pu être.

Dans *Les ressorts de la raison pratique pure* (1^e partie, I, 3, p.199), Kant marque par un paragraphe passionné la supériorité du devoir sur les inclinations :

«Devoir! Ô grand nom sublime, toi qui ne renfermes rien d'agréable, rien qui implique qu'on se laisse persuader par flatterie, mais qui exiges la soumission, qui cependant aussi, pour remuer la volonté, ne menaces de rien qui pourrait susciter dans l'esprit une aversion naturelle et terrorisée, mais qui poses simplement une loi qui ne trouve pas d'elle-même un accès à l'esprit, tout en gagnant cependant par elle-même, contre notre gré, la vénération (sinon toujours l'obéissance), une loi devant laquelle se taisent toutes les inclinations, même si elles œuvrent secrètement contre elle ; quelle est l'origine qui est digne de toi, et où trouve-t-on la racine de ta noble lignée, qui rejette fièrement toute parenté avec les inclinations, le fait de provenir de cette racine étant la condition indispensable de cette valeur que les hommes ne peuvent se donner qu'eux-mêmes?». Kant s'inspire ici du style utilisé par Rousseau pour son invocation à la conscience dans *La profession de foi du vicaire savoyard* :

« Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu,

c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. »

Il définit de cette manière la tension entre inclinations et devoir comme la condition de possibilité d'une moralité et la condition d'existence de l'homme raisonnable. Cette loi est dans notre esprit mais elle ne s'impose pas d'elle-même et c'est l'effort que nous faisons pour aller dans son sens qui nous rend vertueux, moraux.

Ces deux invocations présentent également un intérêt dans le sens où elles signalent la nécessité que l'homme soit libre pour pouvoir être moral ; en effet il faut qu'il ait le choix de suivre ou non cette voix intérieure. Se soumettre à la loi de la raison c'est donc agir librement. Rousseau dirait : « L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté ». La liberté pratique qui est établie par cela implique une indépendance de la volonté à l'égard des inclinations puisque nous pouvons leur préférer la loi morale, et inversement, une indépendance par rapport aux lois puisque nous ne sommes jamais contraints absolument à les suivre.

c) Comment devoir et affectivité coexistent-ils?

Par la capacité que nous avons à nous représenter ce qui est moral, ce que nous pouvons appeler conscience morale, nous pouvons tendre vers une sainteté de la volonté, le but absolu étant que la loi morale qui est un commandement devienne notre nature comme elle l'est pour un être saint et qu'ainsi toutes nos maximes soient conformes à la loi morale. Kant exprime le fait que les désirs satisfaits, bien que s'accompagnant de joies, appellent indéfiniment de nouveaux désirs et donc au final une sensation de vide telle que l'homme, bien qu'il en soit incapable, va vouloir ne plus désirer ; pour cela, il va se porter naturellement à suivre la loi morale. L'homme se procure donc un bien-être intellectuel, pourrait-on dire, qui est supérieur au bonheur sensible, c'est un contentement de soi (cf. p. 241). La moralité, par cela recherchée, se présente comme une médiation nécessaire entre affectivité et devoir : il y a dans ce nouveau concept une unité pensée de l'opposition initiale.

Maintenant que nous savons pourquoi l'homme recherche le devoir, cherchons à savoir par quels moyens il lui est possible de contrarier ses propres désirs. Kant pose à ce moment de la réflexion un concept central dans sa philosophie pratique, à savoir le respect en tant qu'il est ce qui permet la médiation entre ces deux concepts, il fait office de ressort de l'homme vers le bien. Par le respect, l'homme prend l'autre comme fin en soi et non comme moyen (c'est d'ailleurs une des formes que prend l'impératif catégorique). Ainsi la société idéale est rêvée comme un royaume des fins, les gens y sont à la fois auteurs et sujets des lois morales. Le respect se distingue du sentiment plaisant car il est là pour nous enseigner notre propre indignité par comparaison de nos capacités à leurs modèles de perfection observés chez l'autre. Ainsi le respect nous sert de ressort vers une volonté de nous améliorer, le respect pour la loi morale ainsi défini est l'unique et indubitable ressort moral. Kant reconnaît une telle énonciation de la loi morale dans les évangiles sous la forme: « Aime Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même ». Ici le verbe aimer doit être vu comme un commandement, ce n'est pas un amour pathologique (qu'il serait absurde d'ordonner) : commander à quelqu'un d'avoir envie de faire quelque chose est contradictoire car si son action est spontanée alors il est absurde de la lui commander, à l'inverse le commandement rend la spontanéité impossible. C'est d'un amour pratique qu'il s'agit ici, c'est-à-dire le commandement d'une exécution volontaire des commandements, cette exécution volontaire vient du respect, en tant qu'il est sentiment pratique (parallèlement à l'amour des Écritures saintes, ce n'est pas de sentiments pathologiques qu'il s'agit ici), il y a donc impossibilité effective et contradiction dans l'application du devoir tel que Kant le conçoit puisque cela revient à obliger l'homme à vouloir la loi morale.

Le respect cependant permet le lien entre les deux mondes auxquels l'homme appartient : dans le monde phénoménal, l'homme se considère relativement au monde moral ou intelligible en tant qu'il est sa destination suprême et c'est cette vénération pour la pureté du monde intelligible qui le pousse à vouloir respecter les lois de cette destination même si cela reste un idéal qu'il ne pourra jamais atteindre par nature.

Cette moralité est pourtant humaine, dans le sens où elle n'implique pas l'existence de Dieu puisque c'est l'homme qui se donne les lois. La métaphysique n'est possible qu'*a posteriori* puisqu'elle découle de la morale, elle est ce qui constitue les

prédicats de la raison pratique nécessaires à la justification de l'existence de cette morale. Ce renversement géocentrique de la métaphysique (l'homme prend la place du Dieu de la métaphysique classique en étant législateur du monde moral) est une des ambitions de Kant qui place la raison humaine comme source et mesure de la morale, Dieu n'est garant de la morale qu'*a posteriori*. Cette morale implique un certain nombre de prédicats de la raison pratique en commençant par la liberté sans laquelle le choix de contrarier sa tendance naturelle ne serait pas possible. Puis Dieu doit être supposé également pour rendre pensable une égalité proportionnelle entre le devoir accompli et le bonheur espéré, pour cela il faut donc supposer également l'immortalité de l'âme en tant que la vie terrestre ne permet pas cette réciprocité qu'il faut donc espérer pour une vie future.

II - LES POINTS QUI POSENT PROBLÈME DANS LA MORALE KANTIENNE.

a) Le problème du respect (parce qu'il est sentiment)

Le seul sentiment acceptable dans le processus de moralité est le respect (de la loi morale) car justement, on ne peut pas le considérer comme un sentiment pathologique étant donné qu'il découle d'une idée purement intellectuelle. Le sentiment de respect est indissociable de l'idée *a priori* de la loi morale. En opposition aux sentiments pathologiques, nous pouvons aussi l'appeler sentiment pratique, il ne comporte en lui-même aucun plaisir et au contraire, attaché à l'action qui en découle, il serait plutôt une peine puisqu'il empêche les inclinations. Mais au-delà de cette peine produite, ce sentiment comporte une élévation car, par la liberté exercée dans le choix d'accomplissement de son devoir qui découle du respect de la loi morale, notre acte devient une approbation de nous-mêmes. Le respect est un intérêt purement pratique et libre pour la loi morale c'est-à-dire un intérêt sans intérêt, sans but autre que la loi morale elle-même. Kant dit lui-même p. 191 : « mais en fait il s'agit d'un sentiment qui

ne concerne que ce qui est pratique, et qui est attaché à la représentation de la loi seulement pour sa forme et non à cause de quelque objet de cette loi, d'un sentiment qui, partant, n'est ni de l'ordre de l'agrément ni de l'ordre de la souffrance, et qui cependant produit un intérêt pris à l'accomplissement de cette loi, intérêt que nous appelons l'*intérêt moral* ; tout comme la capacité de prendre un tel intérêt à la loi (ou le respect pour la loi morale même) est proprement le *sentiment moral*. » Par cela, nous réaffirmons le but constant et inaccessible de nos efforts pour passer d'une moralité à une sainteté, du respect envers son idéal qui est l'amour au sens des évangiles.

b) Le problème du saut de l'intelligible au sensible.

En distinguant le monde phénoménal (celui des lois physiques nécessaires) du monde nouménal (celui de la volonté libre et des choses en soi), il nous semble qu'ils n'aient rien en commun, comment peut-on alors les rendre cohérents en un seul être ?

Pour Kant c'est justement dans la pratique de la raison pratique pure que l'apriorité des jugements moraux se forme et qu'ainsi se constitue un fond-déterminant qui vient du monde nouménal et qui peut, par la volonté libre que nous admettons de l'existence des prédicats de la raison pratique, passer en acte dans le monde des phénomènes et ainsi créer une morale formelle indépendante de tout contenu. C'est ce qui va s'imposer comme impératif catégorique.

c) L'idéalité voulue du devoir en rapport à l'imperfection et à la finitude de l'homme.

La philosophie morale de Kant n'est applicable que dans la mesure où les êtres seraient parfaits, c'est une morale divine puisque la finitude des hommes ne trouve pas sa place dans l'idéal qu'il expose. Il y a une incompatibilité apparente entre la morale et les hommes auxquels elle s'applique. En effet, le devoir doit être purement accompli pour être moral (c'est-à-dire indépendant de toutes déterminations sensibles), or les inclinations sont propres à la nature de l'homme. Cela remet en doute l'existence factuelle de l'acte moral pur pour Kant lui-même : « nous ne pouvons jamais, même

dans l'examen le plus rigoureux, pénétrer jusqu'aux mobiles secrets », dit-il dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (deuxième section). Nous ne sommes pas omniscients et nous ne pourrions jamais considérer tous les motifs extérieurs qui nous déterminent, nous n'aurons jamais l'assurance d'être moraux et Kant semble même douter que cela soit possible.

Sa moralité prend donc un caractère formel qui semble relever bien plus de l'abstraction que de la réalité concrète. La loi morale est donc vue comme l'archétype que nous devons nous efforcer d'atteindre sachant que nous ne pouvons pas croire en son effectivité future puisque nous sommes des créatures raisonnables. C'est une critique que lui adressa principalement Hegel : comment pouvons-nous tendre rationnellement vers un impossible ?

Ce que défend Kant ici c'est que puisque l'homme n'est pas saint, l'humanité doit l'être pour lui dans cette volonté commune de prétendre à la moralité.

Mais où passe alors la subjectivité ? C'est justement dans la personnalité que s'éveille le respect puisque c'est par nos yeux que nous voyons la sublimité de notre nature en observant celle des autres.

III - LE DUALISME KANTIEN

a) Le dualisme.

Toute la philosophie kantienne peut être vue sous la distinction forme et matière. Cette distinction pose le rapport entre inclinations et devoir. On ne peut comprendre la cohérence du système kantien qu'à travers ce prisme de concepts opposés puisque c'est effectivement dans une recherche d'abstraction du contenu de l'action pour en trouver la forme universellement valable que la philosophie kantienne se construit.

Plusieurs philosophes l'ayant suivi ont vu dans cette opposition centrale un manque dans l'unification systématique de Kant.

b) Recherche d'une unité.

Le but de toute philosophie est de ramener la dualité à une unité. Ici Kant délimite le cadre formel dans lequel toutes les lectures du réel devront s'inscrire. Cette recherche d'une synthèse transcendante cherche à faire liaison entre le sensible et l'intelligible.

La loi fondamentale a une valeur universelle comme chez les anciens mais sans l'illusion métaphysique, et une autorité transcendante comme chez les chrétiens mais sans croyance au miracle. Ainsi ce n'est plus uniquement le philosophe ou Dieu qui possède l'autorité permettant d'énoncer cette loi mais bien chacun. C'est une conception universaliste de la raison qui s'inscrit parfaitement dans la recherche du siècle des Lumières. Mais Hegel lui reprochera d'avoir ainsi créé une morale sans sujet. Il n'y a pas de prise en compte de l'individu puisqu'il contraint ses propres désirs naturels.

c) Dépassement du dualisme.

Certains philosophes ont une conception dynamique de la philosophie, c'est-à-dire qu'ils ne considèrent pas d'accomplissement nécessaire en philosophie. Cela donne un dualisme non-surmonté qui est pour eux la condition même d'une activité créatrice, l'imagination étant l'élément moteur de l'esprit. L'activité productrice de l'homme réside dans ce dualisme irréductible ; contrairement au kantisme, cette philosophie ne cherche pas un écrasement des inclinations par le devoir mais un ajustement constant entre forme et matière. La connaissance empirique entraîne la découverte de nouvelles formes de l'esprit. Ce sont des idées développées notamment par Ernst Cassirer (1874-1945), un néo-kantien de l'école de Marbourg.

CONCLUSION

Le rapport posé entre affectivité et devoir dans la philosophie kantienne, et plus précisément dans la *Critique de la raison pratique*, est un rapport asymétrique. L'homme qui s'inscrit dans le système des fins, c'est-à-dire dans la moralité, doit combattre son affectivité (ses inclinations) en usant de sa liberté, c'est-à-dire en choisissant de suivre la loi morale. Cette loi morale est présente chez tout être humain, et agir en son sens c'est contrarier ses passions et donc faire l'exercice de sa liberté.

La morale kantienne est une morale forte qui reconstruit l'homme autour de la notion de devoir. Les désirs animaux, c'est à dire les inclinations, doivent être contrôlés et même détruits par l'homme vertueux qui respecte la loi morale. Cette philosophie sera énormément admirée et critiquée. Elle occupe en tout cas une place centrale dans le débat moral.

Édition utilisée :

Kant, *Critique de la raison pratique*, présentation et traduction par J.-P. Fessler, Paris: GF Flammarion, 2003.